

Quelques propos cliniques sur la question de l'écriture

Anne Oldenhove-Calberg

« Écrire est toujours d'abord une manière de ne pas arriver à faire son deuil de la mort. Et je dis : il faut avoir été aimée par la mort, pour naître et passer à l'écriture. La condition à laquelle commencer à écrire devient nécessaire - (et) - possible : tout perdre, avoir une fois tout perdu. »¹

« Une femme ne peut se dire que de l'écrit », cette phrase m'avait éveillée un matin. Qui l'avait dite, où l'avais-je entendue, sans doute était-ce un de ces nombreux aphorismes lacaniens dans lequel je baignais. Je me remémorai le rêve d'une analysante, entendu la veille :

« Dans une cabine d'essayage, j'essaie un pantalon. A l'arrière de la cabine, un homme nettoie et chasse en dessous de la cloison de l'eau sur mes chaussures. Je suis irritée. Je sors me regarder dans un miroir. Quand je reviens, mon sac a disparu. Deux femmes à côté semblent responsables du méfait. Je n'ai pas de preuve. Je vais au service clientèle du magasin faire une déposition dans l'espoir de retrouver au moins mes papiers. Je songe à toutes ces cartes que je vais devoir refaire. Je me console en pensant que la carte

1. H. Cixous, « La venue à l'écriture », p. 44, in *La venue à l'écriture*, par H. Cixous, M. Gagnon, A. Leclerc, Collection 10/18, inédit, série « Féminin futur ».

d'identité devait de toute façon être renouvelée bientôt. »

Cette phrase et ce rêve – si commun à la problématique féminine – me donnèrent l'envie d'écrire ces quelques mots.

Qu'est-ce qui pousse une femme à écrire, à peindre, à sculpter ou tout simplement à chanter juste en son royaume ?

Dans notre époque où une femme peut facilement se réaliser dans des investissements phalliques qui lui sont de moins en moins contestés, certaines néanmoins n'y trouvent en définitive pas leur compte, peut-être parce qu'elles sont plus sensibles que d'autres au réel de la structure, à savoir : « Il n'y a pas de rapport entre les sexes. »²

Quelle voie alors entre un pulsionnel qui demanderait à s'écrire et une « inscription » qui ne serait que « de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, puisque ce n'est que de là et rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient », nous dit Lacan³.

Autrement dit, quand une femme cherche sa voie, quel choix Autre a-t-elle – en caricaturant à l'extrême – si elle ne veut pas se perdre dans les « limbes du maternel » ou son contraire soit un investissement phallique à outrance ?

L'investissement du côté phallique est évidemment le choix le plus fréquent et le plus facile, quand il est possible, mais aussi celui qui semble le moins proche de la question de la féminité comme telle, d'autant plus qu'à notre époque, le cantonnement d'une femme au seul rôle de la maternité (lieu d'une féminité maternelle) est en forte perte de vitesse dans nos sociétés occidentales.

La sortie des « limbes du maternel » soit du corps-à-corps mortifère avec ce premier Autre maternel, me semble celui qui pousse assez curieusement le plus à ce qu'« une femme ne peut se dire que de l'écrit » quand elle essaie de s'arracher à ce qui fait, sinon, ravage pour elle, soit ce lien mère-fille.

On pourrait évidemment m'objecter que la question vaut pour les deux sexes et que le processus créateur chez l'homme peut prendre ses sources dans ce même désir d'échapper à ce lien parfois mortifère. Mais n'est-ce pas pour une femme, la voie où la prédispose sa structure, du fait que sa place dans le fantasme – comme représentante du phallus – est d'être aussi par là-même, support de l'objet pour l'autre ?

Extrait : « On tue une fille :
Au commencement, j'ai désiré.

2. J. Lacan, Séminaire « Encore », . éd. Seuil.

3. Ibidem, p. 90.

- Qu'est-ce qu'elle veut ?
- Vivre. Rien que vivre. Et m'entendre dire le nom.
- Horreur ! Coupez-lui la langue !
- Qu'est-ce qu'elle a ?
- Peut pas s'empêcher de voler !
- En ce cas, nous avons des cages extra.

Quel est le Suroncle qui n'a pas empêché une fille de voler, qui ne l'a pas ligotée, qui n'a pas bandé les pieds de sa petite chérie, pour qu'ils soient exquisement petits, qui ne l'a pas momifiée jolie ? »⁴

Mais revenons à cette voie Autre pour une femme.

Est-ce qu'elle ne peut se dire que de l'écrit ou est-ce qu'on pourrait dire qu'elle se marque pour une femme de temps à autre comme mère, comme femme, quand celle-ci s'énonce du côté du pas-tout ?

La question reste ouverte.

Il me semble néanmoins qu'il y a une spécificité féminine de l'écriture même si un homme peut aussi participer à ce type d'écriture, alors qu'il y aurait un abord masculin de l'écriture qu'une femme peut tout aussi bien emprunter.

La voie masculine, ce serait celle que Claude-Edmonde Magny nous décrit lorsqu'elle écrit en février 43 à l'adresse de Jorge Semprun, *Lettre sur le pouvoir d'écrire* : « Je dirais volontiers : "Nul ne peut écrire s'il n'a le cœur pur", c'est-à-dire s'il n'est pas assez dépris de soi... »⁵

Alors que la voie féminine ce serait celle que nous dépeint Hélène Cixous dans la venue à l'écriture : « Continuité, abondance, dérive, est-ce que c'est spécifiquement féminin ? Je le crois. Et quand il s'écrit un semblable déferlement depuis un corps d'homme, c'est qu'en lui la féminité n'est pas interdite. Faire corps avec le fleuve jusqu'aux rapides plutôt qu'avec la barque, s'exposer à ce danger, c'est une jouissance féminine. (...) la féminité d'un texte ne peut guère se laisser rassembler ou flécher. Qui passera le mors à la divagation ? Qui ramènera le dehors dans les murs ? Comme si je vivais directement en prise sur l'écriture, sans relais. En moi le chant mais qui, dès l'émission, accède au langage : un flux immédiatement texte. »⁶

Soit donc un rapport entre corps et écriture du côté féminin.

4. H. Cixous. « La venue à l'écriture », op. cit., p. 16.

5. Cl-Ed. Magny, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, coll. Climats (éd.93), p. 49.

6. Hélène Cixous. Ibidem p.62.

